

Jocelyne Mathieu : *Canadian Folklore canadien*

Kaarina Kailo

Volume 7, numéro 2, 1994

Représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057801ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057801ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kailo, K. (1994). Compte rendu de [Jocelyne Mathieu : *Canadian Folklore canadien*]. *Recherches féministes*, 7(2), 161–164. <https://doi.org/10.7202/057801ar>

documenté, les femmes ont-elles acquiescé à la mise en place de cette situation d'inégalité ?

Nancy Schmitz
Département d'anthropologie
Université Laval

Jocelyne Mathieu : « Femmes et traditions/Women and Tradition », *Canadian Folklore canadien*, 15, 2, 1993, 209 p.

Le numéro spécial de la revue *Canadian Folklore canadien*, « Femmes et traditions/Women and Tradition », présenté par Jocelyne Mathieu, vise l'analyse de la place changeante des femmes dans la construction de la culture. Plusieurs des articles soulèvent en effet une question de première importance pour les études sur les femmes ou *women's studies* : quels sont les facteurs qui facilitent l'accès des femmes aux activités culturelles et quels sont les attitudes, actes et pensées sociopolitiques et psychologiques qui les empêchent de s'exprimer pleinement dans le domaine culturel pris au sens le plus large du mot ?

Dans son article, Suzanne Lussier lève le voile sur les silences et tabous qui entourent la génitalité féminine, surtout autour de la menstruation, révélant qu'il existe, au-delà de la « tradition » publicitaire spécialisée sur les serviettes sanitaires par exemple, toute une tradition de rituels transmis par les femmes pour les femmes. L'auteure brise le silence sur ce sujet et démontre le changement d'attitude des médecins et des femmes elles-mêmes à l'égard de la menstruation; changement qui fait ressortir son côté positif et valorisant en l'associant à un événement marquant la fertilité et la purification psycho-biologique plutôt qu'au phénomène pathologique décrit par les établissements patriarcaux. En outre, elle dresse la liste des euphémismes servant à voiler, sinon à dévaloriser les fonctions biologiques pourtant si naturelles de la femme. Ces expressions taboues comme « l'Armée rouge est en ville » et autres images du genre, employées de façon péjorative par le patriarcat, sont de plus en plus ré-appropriées par les femmes dans un but subversif. L'ethnologie peut ainsi servir la culture au féminin au lieu de la dévaloriser, car elle permet d'inventer de nouvelles stratégies de résistance contre les dégradations linguistiques visant, entre autres, le corps féminin.

Pour leur part, Francine Saillant et Hélène Laforce présentent, dans « Médecine domestique et pratiques sociales entourant la reproduction chez les Québécoises », les différentes façons dont les femmes ont pu faire face à une grossesse indésirée, révélant leurs côtés ingénieux pour résoudre leurs problèmes « corporels ». L'article vise avant tout à expliquer les motivations complexes qui ont amené des femmes à abandonner leurs enfants au XIX^e siècle. Les auteures exposent autant les obstacles rencontrés par la « sage-femmerie » que les modes de résistance des femmes à l'égard de la politique menée contre leur corps.

Dans « 25 Good Reasons Why Beer is Better Than Women and Other Qualities of the Female : Gender and Non-seriousness of Jokes », Pauline Greenhill *et al.* démontrent comment l'« humour » peut servir à renforcer, par une manipulation psychologique, des attitudes malsaines envers les femmes et à perpétuer des comportements basés sur ces attitudes stéréotypées. L'article

comble une lacune importante dans nos connaissances sur la culture de l'humour au féminin, car on ne saurait sous-estimer l'importance de tels phénomènes dans le conditionnement inconscient des sexes.

L'analyse des *showers* de Gail Grant (« Getting Started : Outfitting the Bride in Seaside ») discute les changements dans les rapports homme-femme quant aux rituels entourant le mariage. Cette enquête sur les rituels propres aux fêtes organisées pour donner des cadeaux à la future mariée permet à l'auteure de retracer les changements à l'intérieur de cette pratique de la « culture au féminin ».

En fait, les articles de ce numéro spécial combattent les stéréotypes dans plusieurs domaines dont celui de l'image de la femme rurale. Ainsi, Nathalie Hamel passe en revue les idées dominantes concernant la production domestique et artisanale des vêtements dans « Rencontre de la tradition et du modernisme : les vêtements dans la Beauce du XX^e siècle ». Elle démontre qu'il y a eu peu d'intérêt relativement aux motivations qui incitaient les femmes à la production artisanale et aux influences qui ont encouragé la survie de ces pratiques. L'article permet de voir comment les Québécoises ont été tenues de sauvegarder ou de récupérer les valeurs québécoises et il révèle les ressources créatrices des femmes dans ce domaine culturel.

De son côté, Alourdes Amédée décrit la survivance et les transformations des traditions orales et musicales haïtiennes dans « Les chanteuses haïtiennes à Montréal : des témoins d'une culture ». L'article nous apprend que la chanson a été longtemps un instrument culturel puissant en Haïti, véhiculant les préjugés contre les femmes. Tandis que les chansons traditionnelles jouaient un rôle important dans la transmission de la cohésion familiale, leurs variations modernes reflètent des changements dans les attitudes des femmes par rapport aux rôles qui leur sont prescrits. C'est par l'intermédiaire de leurs chansons, retransmises maintenant par la technologie, que beaucoup de Haïtiennes rendent aux Haïtiens « la monnaie de leur pièce ».

L'article de Diane Tye sur Helen Creighton (« "A Very Lone Worker": Woman-Centred Thoughts on Helen Creighton's Career as a Folklorist ») donne un aperçu concret des difficultés rencontrées par les femmes ethnologues et folkloristes. Son texte fournit un exemple des « normes de conduite féminine ». Une optique postmoderne aurait pourtant permis de repenser, plus radicalement, les catégories trop simples « femme/homme » et voire, « culture ». L'article de Tye nous permet certes de comparer les conceptions méthodologiques au « féminin » et au « masculin », mais il néglige une dimension de plus en plus discutée dans les milieux féministes : les relations de pouvoir non seulement entre les femmes et les hommes, mais entre les femmes et leurs objets de recherche – les « autres » femmes. Voilà une question que ce recueil d'articles n'a pas traité profondément à cause de l'accent qu'il met plutôt sur les rapports femme-homme. L'article de Barbara Le Blanc (« Evangeline as Identity Myth »), par exemple, s'intéresse davantage au sentiment d'appartenance entre tous les membres de la collectivité acadienne qu'à la question de la culture au féminin dans sa spécificité. De même, la note de recherche de Suzanne Marchand « Souffrir pour être belle : une tradition féminine toujours d'actualité » retrace les principaux facteurs ayant contribué à accroître la dictature de la beauté féminine depuis le début du XX^e siècle, mais elle se sert peu des théories féministes récentes qui réévaluent le mythe de la beauté.

La section des comptes rendus se veut innovatrice car, à part les comptes rendus classiques de livres, elle contient un « Compte rendu d'enquête : une collection de vêtements gaspésiens (1867-1940) » (note de recherche/research note) de Christiane Noël, qui nous met au courant d'une collection de vêtements méconnue.

Dans l'ensemble, ces contributions ne permettent pas de découvrir de nouveaux paramètres conceptuels « au féminin ». L'article exceptionnel de ce point de vue, celui qui lance le défi catalyseur de toute la série d'articles, est « *Voices Not Our Own* » de Laurel Doucette. Il porte sur l'ensemble des études de folklore au Canada. Son analyse féministe va au plus profond des fondements idéologiques de cette discipline, mettant en relief l'adhésion des autres auteurs aux paradigmes conservateurs du domaine. Cet article ouvre le débat sur la conception féministe du folklore telle qu'elle peut différer de celle du corpus disciplinaire. Il faut aussi, à mon avis, se demander si le sous-développement et le manque de valorisation des études ethnologiques et de folklore au Canada ne sont pas étroitement liés à la perception que les gens se font du folklore, typiquement défini comme appartenant aux domaines du « peuple », des femmes, des cultures « exotiques ».

D'après Doucette, les paradigmes reçus du modernisme, du colonialisme, du nationalisme romantique et du structuralisme sont devenus des modèles cognitifs et des structures idéologiques fixes, qui contribuent à la marginalisation de la voix des femmes. Comme dans toutes les disciplines patriarcales, ces paradigmes ne permettent pas aux chercheuses de faire de la recherche basée sur des critères codés comme « féminins ». Réclamer le champ des études culturelles canadiennes féministes, c'est repenser les paradigmes opérant également *au sein des études des femmes*. Le numéro thématique de *Canadian Folklore canadien* montre à quel point « la culture universitaire au féminin » reste elle-même inchangée du point de vue de la structure, de la méthode et des approches adoptées par les femmes folkloristes. Le numéro ne contient finalement aucun article écrit, raconté, ritualisé, d'un point de vue radicalement « féminin » et « autre ».

On peut également regretter l'absence d'analyse touchant l'ethnocentrisme des paradigmes adoptés même par les femmes ethnologues, féministes ou non. Le contenu des articles se rapporte surtout au contexte canadien, même si beaucoup des études citées sont américaines (notons une exception en plus de l'analyse des chansons haïtiennes : un texte de conférence de Françoise Loux, « La place des rituels dans les soins au cours du cycle de vie », dont les exemples sont tirés de la société française traditionnelle). Enfin, ne faudrait-il pas préciser également, avec plus de nuances, les concepts « folklore » et « culture » ? Quels auraient été le style et l'approche adoptés par une « folkloriste » ou une ethnologue amérindienne, par exemple ? Les théories postmodernes d'une Trinh T. Minh-ha pourraient certes nous amener aussi bien à repenser les barrières disciplinaires qu'à nous livrer à une autoréflexion sur nos propres mythologies théoriques et académiques. Il me semble que si l'organisation disciplinaire de l'ethnologie et du folklore au féminin suit l'exemple « féministe » multiculturel, antiraciste des autres domaines féministes, elle sera, elle aussi à l'avenir plus consciemment portée vers l'intégration des perspectives de tous les groupes de femmes.

Certes, ce numéro thématique nous permet d'élargir notre horizon sur des aspects des cultures féminines mal connues; mais la plupart des articles ne sauraient être qualifiés de « féministes », même s'ils sont écrits par des femmes, au sujet des femmes. Le sujet du numéro est bien « Femmes et traditions », non « Féminismes et traditions ». Les articles démontrent que les femmes qui travaillent sur la tradition et la modernité n'ont pas encore bien défini leurs propres paradigmes, qu'elles s'expriment d'un point de vue féministe ou « féminin ».

*Kaarina Kailo
Institut Simone -De Beauvoir
Université Concordia*

Evelyne Berriot-Salvadore : *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*. Paris, Honoré Champion éditeur, 1983, 281 p.

On aurait pu croire que la biologie et la médecine étaient des sciences objectives. Or ces savoirs n'auraient pas échappé à l'emprise des idéologies et des discours normatifs, pas plus d'ailleurs que la théologie ou le droit. L'ouvrage d'Evelyne Berriot-Salvadore révèle, en effet, que loin de s'en tenir à une stricte observation des corps, les auteurs de manuels d'obstétrique et d'anatomie du XVI^e siècle se font les champions d'un « projet moral » qui concerne la société tout entière. Ils entrent dans le jeu de la différenciation sociale des sexes. Ils se livrent à un exercice de philosophie sur la nature des sexes. À travers une revue de la littérature médicale, par une analyse des écrits laissés notamment par les Ceriziers, Liebault, Fallope, Paraselse, Paré, Joubert, Brantôme, Vivès et Estienne, Berriot-Salvadore montre que ces hommes se font attentifs à l'expérience propre des femmes. Ils récusent l'idée d'une imperfection radicale du sexe féminin, écrit Berriot-Salvadore, pour aborder l'étude d'une anatomie particulière et d'une pathologie différenciée. Cependant, malgré les efforts tentés par quelques médecins pour échapper à un système qui entrave l'observation anatomique et les progrès thérapeutiques, le discours scientifique reste tributaire d'un ordre social qu'il convient de reconduire, voire de légitimer, en soulignant que le rôle de chacun des sexes est inscrit dans la nature (p. 38).

Le XVI^e siècle s'affranchit jusqu'à un certain point des définitions laissées par Aristote touchant le modèle du sexe unique, la femme étant le « mâle inachevé » ou l'envers imparfait du référent masculin. Ce faisant, il s'emploie surtout à lui trouver une identité qui l'enferme dans un rôle, complémentaire par rapport au mâle, d'épouse et de mère. Après le modèle de la femme tronquée, le discours médical instaure un autre symbole, celui de la « femme utérus ». Il s'ouvre à la différence, mais il donne à cette découverte une définition limitative. Il refuse aux femmes l'accès à une existence sociale qui soit autre que celle qui est définie naturellement par leur sexe.

L'idée de la différence, écrit Berriot-Salvadore, suscite des recherches nouvelles et favorise les progrès de la médecine opératoire. Par contre, tel qu'il est formulé au XVI^e siècle, le discours sur le corps féminin trahit le souci de souligner l'inégalité physique et même spirituelle des femmes. Il sert de caution scientifique pour confirmer les préjugés les plus communs sur la faiblesse du sexe féminin. Inscrit seulement dans la différence, précise l'auteure, le discours scientifique est piégé; il peut accrédi-ter toutes les dissertations sur la suprématie